



Pau-l'art

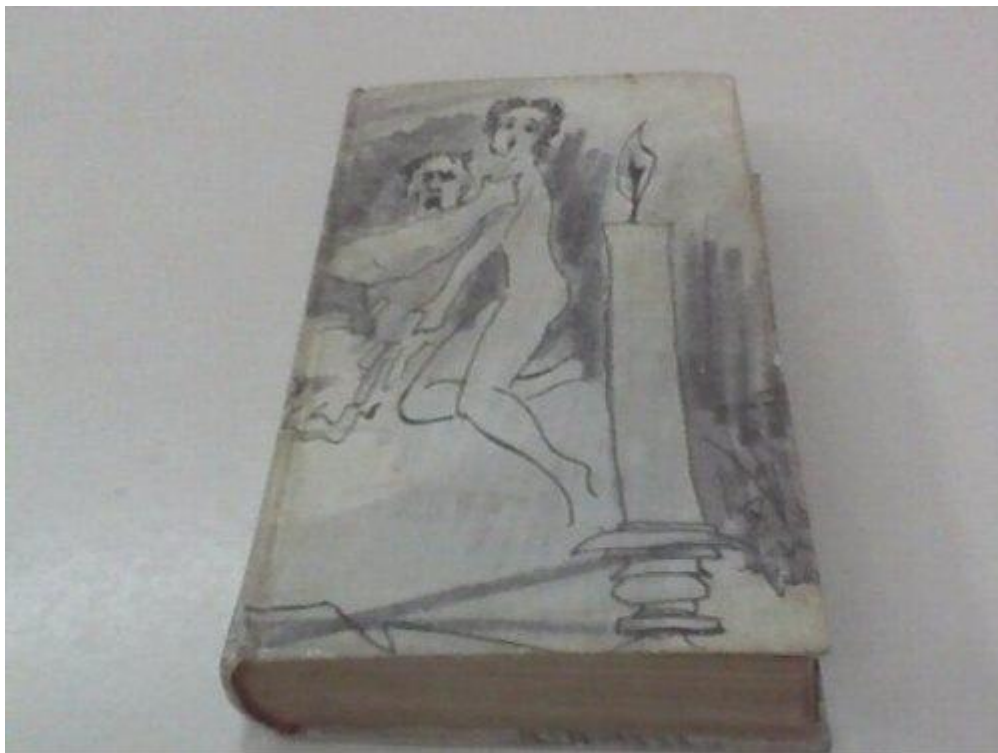
Station Désir

Énigme n°4



« Et à l'enfer de l'amoureuse flamme... »

Qu'en disent les écrivains ?



En ce temps-là, Cauterets accueillait déjà des curistes. Les uns venaient y boire de l'eau, d'autres s'y baigner ou y « prendre de la fange ». Les malades, abandonnés des médecins disait-on, s'en retournaient guéris.

Mais en septembre, parfois, le beau soleil n'était pas toujours assuré et cette année-là, de furieux orages éclatèrent, d'énormes pluies détruisirent les ponts sur le gave béarnais. Tant et si bien qu'il fut impossible de quitter la cité thermale.

Dix amis prirent les choses du bon côté et, pour passer le temps agréablement, décidèrent pendant sept jours de se raconter des histoires... des histoires d'amour « vraies » patinées de tromperies, de malice, de grivoiserie, d'infidélité, de lubricité... des histoires effroyables mais ô combien plaisantes.

Voici une de ces histoires, en version facile à lire aujourd'hui.

« Bernage, ayant connu en quelle patience et humilité une demoiselle d'Allemagne recevait l'étrange pénitence que son mari lui faisait faire pour son incontinence, gagna ce point sur lui qu'oubliant le passé, eut pitié de sa femme, la reprit avec soi et en eut depuis de fort beaux enfants.

Le roi Charles, huitième de ce nom, envoya en Allemagne un gentilhomme nommé Bernage, sieur de Sivray près Amboise, lequel pour faire bonne diligence n'épargnait jour ni nuit pour avancer son chemin. De sorte qu'un soir, bien tard, arriva en un château d'un gentilhomme où il demanda logis, ce qu'à grand peine put avoir. Toutefois, quand le gentilhomme entendit qu'il était serviteur d'un tel roi, s'en alla au-devant de lui et le pria de ne se mal contenter de la rudesse de ses gens car, à cause de quelques parents de sa femme qui lui voulaient mal, il était contraint tenir ainsi la maison fermée. Aussi le dit Bernage lui dit l'occasion de sa légation, en quoi le gentilhomme s'offrit de faire tout son service à lui possible au roi son maître. Et le mena dedans sa maison, où il le logea et festoya honorablement.

Il était heure de souper. Le gentilhomme le mena en une belle salle tendue de belle tapisserie. Et ainsi que la viande fut apportée sur la table, vit sortir de derrière la tapisserie une femme, la plus belle qu'il était possible de regarder, mais elle avait sa tête toute tondue, le demeurant du corps habillé de noir à l'allemande. Après que le dit seigneur eut lavé avec le seigneur de Bernage, l'on porta l'eau à cette dame, qui lava et s'alla seoir au bout de la table, sans parler à nullui, ni nul à elle. Le seigneur de Bernage la regarda bien fort, et lui sembla une des plus belles dames qu'il avait jamais vues, sinon qu'elle avait le visage bien pâle et la contenance bien triste. Après qu'elle eut mangé un peu, elle demanda à boire, ce que lui apporta un serviteur de céans, dedans un émerveillable vaisseau car c'était la tête d'un mort, dont les yeux étaient bouchés d'argent. Et ainsi but deux ou trois fois. La demoiselle, après qu'elle eut soupé et fait laver les mains, fit une révérence au seigneur de la maison et s'en retourna derrière la tapisserie, sans parler à personne. Bernage fut tant ébahi de voir chose si étrange qu'il en devint tout triste et pensif. Le gentilhomme, qui s'en aperçut, lui dit :

« Je vois bien que vous vous étonnez de ce que vous avez vu en cette table. Mais vu l'honnêteté que je trouve en vous, je ne vous veux celer que c'est, afin que vous ne pensiez qu'il y ait en moi telle cruauté sans grande occasion. Cette dame que vous avez vue est ma femme, laquelle j'ai plus aimée que jamais homme pourrait aimer femme, tant que pour l'épouser j'oubliai toute crainte, en sorte que je l'amenai ici dedans, malgré ses parents. Elle aussi me montrait tant de signes d'amour que j'eusse hasardé dix mille vies pour la mettre céans à son aise et à la mienne, où nous avons vécu un temps à tel repos et contentement que je me tenais le plus heureux gentilhomme de la chrétienté. Mais en un voyage que je fis, où mon honneur me contraignit d'aller, elle oublia tant son honneur, sa conscience et l'amour qu'elle avait en moi qu'elle fut amoureuse d'un jeune gentilhomme que j'avais nourri céans. Dont à mon retour je me cuidai apercevoir ; si est-ce que l'amour que je lui portais était si grand que je ne me pouvais défier d'elle jusqu'à la fin que l'expérience me creva les yeux : et vis ce que je craignais plus que la mort. Parquoi l'amour que je lui portais fut converti en fureur et désespoir, en telle sorte que je la guettai de si près qu'un jour, feignant aller dehors, me cachai en la chambre où maintenant elle demeure, où bientôt après mon partement elle se retira ; et y fit venir ce jeune gentilhomme, lequel je vis entrer avec la privauté qui n'appartenait qu'à moi avoir à elle. Mais quant je vis qu'il voulait monter sur le lit auprès d'elle, je saillis dehors et le pris entre ses bras, où je le tuai. Et pour ce que le crime de ma femme me sembla si grand qu'une telle mort n'était suffisante pour la punir, je lui ordonnai une peine que je pense qu'elle a plus désagréable que la mort : c'est de l'enfermer en ladite chambre où elle se retirait pour prendre ses plus grandes délices et en la compagnie de celui qu'elle aimait trop mieux que moi. Auquel lieu je lui ai mis dans une armoire tous les os de

son ami, tendus comme chose précieuse en un cabinet. Et afin qu'elle n'en oublie la mémoire, en buvant et mangeant lui fais servir à table, au lieu de coupe, la tête de ce méchant. Et là, tout devant moi, afin qu'elle voie vivant celui qu'elle a fait son mortel ennemi par sa faute, et mort pour l'amour d'elle celui duquel elle avait préféré l'amitié à la mienne. Et ainsi elle voit à dîner et à souper les deux choses qui plus lui doivent déplaire : l'ennemi vivant et l'ami mort, et tout par son péché. Au demeurant, je la traite comme moi-même, sinon qu'elle va tondue, car l'arraiment des cheveux n'appartient à l'adultère, ni le voile à l'impudique. Parquoi s'en va rasée, montrant qu'elle a perdu l'honneur de la virginité et pudicité. S'il vous plaît de prendre la peine de la voir, je vous y mènerai. »

Ce que fit volontiers Bernage : lesquels descendirent à bas et trouvèrent qu'elle était en une très belle chambre, assise toute seule devant un feu. Le gentilhomme tira un rideau qui était devant une grande armoire, où il vit pendus tous les os d'un homme mort. Bernage avait grande envie de parler à la dame, mais de peur du mari, il n'osa. Le gentilhomme, qui s'en aperçut, lui dit :

« S'il vous plaît de lui dire quelque chose, vous verrez quelle grâce et parole elle a. »

Bernage lui dit à l'heure :

« Madame, votre patience est égale au tourment. Je vous tiens la plus malheureuse femme du monde. »

La dame, ayant la larme à l'œil, avec une grâce tant humble qu'il n'était possible de plus, lui dit :

« Monsieur, je confesse ma faute être si grande que tous les maux que le seigneur de céans (lequel je ne suis digne de nommer mon mari) me saurait faire ne me sont rien au prix du regret que j'ai de l'avoir offensé. »

En disant cela, se prit fort à pleurer. Le gentilhomme tira Bernage par le bras et l'emmena. Le lendemain au matin, s'en partit pour aller faire la charge que le roi lui avait donnée. Toutefois, disant adieu au gentilhomme, ne se put tenir de lui dire :

« Monsieur, l'amour que je vous porte et l'honneur et privauté que vous m'avez faite en votre maison me contraignent à vous dire qu'il me semble, vu la grande repentance de votre pauvre femme, que vous lui devez user de miséricorde. Et aussi vous êtes jeune, et n'avez nuls enfants; et serait grand dommage de perdre une si belle maison que la vôtre, et que ceux qui ne vous aiment peut-être point en fussent héritiers. »

Le gentilhomme, qui avait délibéré de ne parler jamais à sa femme, pensa longuement aux propos que lui tint le seigneur de Bernage ; et enfin reconnut qu'il disait vérité, et lui promit que si elle persévérât en cette humilité, il en aurait quelquefois pitié. Ainsi s'en alla Bernage faire sa charge. Et quant il fut retourné devant le roi son maître, lui fit tout au long le compte que le prince trouva tel comme il disait. Et en autres choses, ayant parlé de la beauté de la dame, envoya son peintre, nommé Jehan de Paris, pour lui rapporter cette dame au vif. Ce qu'il fit après le consentement de son mari, lequel, après longue pénitence, pour le désir qu'il avait d'avoir enfants et pour la pitié qu'il eut de sa femme, qui en si grande humilité recevait cette pénitence, il la reprit avec soi, et en eut depuis beaucoup de beaux enfants. »



S. Freudenberger, Inv.

J. Le Roy Sculp.

Mais en quoi cette nouvelle concerne-t-elle Pau ?

C'est ce qu'il va falloir trouver.

Pour cela, un indice : cherchez l'auteur.

- Qui est-il ?
- Pourquoi est-il lié à notre ville ?
- Où trouve-t-on encore des signes de lui à Pau?

Réponses :

- _____

- _____

- _____

Et si vous êtes amateur de nouvelles noires, n'hésitez pas, achetez son livre. Vous y trouverez tout ce qu'il faut pour trembler : viols, incestes, meurtres. L'amour y est coupable de bien des drames.

Domage que le beau temps soit revenu sur Cauterets et que les dix amis aient arrêté leurs histoires... !



Voici, pour les curieux, la version originale.

« Bernage, ayant connu en quelle patience et humilité une damoiselle d'Allemagne recevoit l'estrange penitence que son mary luy faisoit faire pour son incontinence, gaingna ce point sur luy, qu'oublyant le passé, eut pitié de sa femme, la reprint avec soy et en eut depuis de fort beaulx enfans.

Le Roy Charles, huictiesme de ce nom, envoya en Allemaigne ung gentil homme, nommé Bernage, sieur de Sivray, près Amboise, lequel pour faire bonne dilligence, n'epargnoit jour ne nuict, pour avancer son chemyn, en sorte que, ung soir, bien tard, arriva en un chasteau d'un gentil homme, où il demanda logis: ce que à grand peyne peut avoir. Toutesfois, quant le gentil home entendyt qu'il estoit serviteur d'un tel Roy, s'en alla au devant de luy, et le pria de ne se mal contanter de la rudesse de ses gens, car, à cause de quelques parens de sa femme qui luy vouloient mal, il estoit contrainct tenir ainsy la maison fermée. Aussi, le dict Bernage luy dist l'occasion de sa legation: en quoy le gentil homme s'offryt de faire tout service à luy possible au Roy son maistre, et le mena dedans sa maison, où il le logea et festoya honorablement.

Il estoit heure de soupper; le gentil homme le mena en une belle salle tendue de belle tapisserye. Et, ainsy que la viande fut apportée sur la table, veid sortyr de derriere la tapisserye une femme, la plus belle qu'il estoit possible de regarder, mais elle avoit sa teste toute tondue, le demeurant du corps habillé de noir à l'alemande. Après que le dict seigneur eut lavé avecq le seigneur de Bernaige, l'on porta l'eau à ceste dame, qui lava et s'alla seoir au bout de la table, sans parler à nulluy, ny nul à elle. Le seigneur de Bernaige la regarda bien fort, et luy sembla une des plus belles dames qu'il avoit jamais veues, sinon qu'elle avoit le visaige bien pasle et la contenance bien triste. Après qu'elle eut mengé ung peu, elle demanda à boyre, ce que luy apporta ung serviteur de leans dedans ung esmerveillable vaisseau, car c'estoit la teste d'un mort, dont les oeilz estoient bouchez d'argent: et ainsy beut deux ou trois foys. La damoiselle, après qu'elle eut souppé et faict laver les mains, fait une reverance au seigneur de la maison et s'en retourna derriere la tapisserye, sans parler à personne. Bernaige fut tant esbahy de veoir chose si estrange, qu'il en devint tout triste et pensif. Le gentil homme, qui s'en aperçeut, luy dist: "Je voy bien que vous vous estonnez de ce que vous avez veu en ceste table; mais, veu l'honesteté que je treuve en vous, je ne vous veulx celer que c'est, afin que vous ne pensiez qu'il y ayt en moy telle cruaulté sans grande occasion. Ceste dame que vous avez veu est ma femme, laquelle j'ay plus aymée que jamais homme pourroit aymer femme, tant que, pour l'espouser, je oubliay toute craincte, en sorte que je l'amenay icy dedans, maulgré ses parens. Elle aussy, me monstroit tant de signes d'amour, que j'eusse hazardé dix mille vyes pour la mectre ceans à son ayse et à la myenne; où nous avons vescu ung temps à tel repos et contentement, que je me tenois le plus heureux gentil homme de la chrestienté. Mais, en ung voiage que je feis, où mon honneur me contraingnit d'aller, elle oubliat tant son honneur, sa conscience et l'amour qu'elle avoit en moy, qu'elle fut amoureuse d'un jeune gentil homme que j'avois nourry ceans; dont, à mon retour, je me cuydai apercevoir. Si est-ce que l'amour que je lui portois estoit si grand, que je ne me pouvois desfier d'elle jusques à la fin que l'experience me creva les oeilz, et veiz ce que je craingnois plus que la mort. Parquoy, l'amour que je luy portois fut convertie en fureur et desespoir, en telle sorte que je la guettay de si près, que, ung jour, faingnant aller dehors, me cachay en la chambre où maintenant elle demeure, où, bientost après mon partement, elle se retira et y fait venir ce jeune gentil homme, lequel je veiz entrer avec la privauté qui n'appartenoyt que à moi avoir à elle. Mais, quant je veiz qu'il vouloit monter sur le lict auprès d'elle, je sailly

dehors et le prins entre ses bras, où je le tuay. Et, pour ce que le crime de ma femme me sembla si grand que une telle mort n'estoit suffisante pour la punir, je luy ordonnay une peyne que je pense qu'elle a plus desagreable que la mort: c'est de l'enfermer en la dicte chambre où elle se retiroit pour prandre ses plus grandes delices et en la compaignye de celluy qu'elle aymoît trop mieulx que moy; auquel lieu je lui ay mis dans une armoyre tous les oz de son amy, tenduz comme chose pretieuse en ung cabinet. Et, affin qu'elle n'en oblye la memoire, en beuvant et mangeant, luy faictz servir à table, au lieu de coupe, la teste de ce meschant; et là, tout devant moy, afin qu'elle voie vivant celluy qu'elle a faict son mortel ennemy par sa faulte, et mort pour l'amour d'elle celluy duquel elle avoit preferé l'amityé à la myenne. Et ainsy elle veoit à disner et à soupper les deux choses qui plus luy doibvent desplaire: l'ennemy vivant et l'amy mort, et tout, par son peché. Au demorant, je la traicte comme moy-mesmes synon qu'elle vat tondue, car l'arraïement des cheveulx n'appartient à l'adultaire, ny le voyle à l'impudicque. Parquoy s'en vat rasée, monstrant qu'elle a perdu l'honneur de la virginité et pudicité. S'il vous plaist de prendre la peyne de la veoir, je vous y meneray."

Ce que fait volontiers Bernaige: lesquelz descendirent à bas et trouverent qu'elle estoit en une tres belle chambre, assise toute seulle devant ung feu. Le gentil homme tira ung rideau qui estoit devant une grande armoyre, où il veid penduz tous les oz d'un homme mort. Bernaige avoit grande envie de parler à la dame, mais, de paour du mary, il n'osa. Le gentil homme, qui s'en apparceut, luy dist: "S'il vous plaist luy dire quelque chose, vous verrez quelle grace et parolle elle a. Bernaige luy dist à l'heure: Madame, vostre patience est egalle au torment. Je vous tiens la plus malheureuse femme du monde." La dame, ayant la larme à l'oeil, avecq une grace tant humble qu'il n'estoit possible de plus, luy dist: "Monsieur, je confesse ma faulte estre si grande, que tous les maulx, que le seigneur de ceans (lequel je ne suis digne de nommer mon mary) me sçauroit faire, ne me sont riens au prix du regret que j'ay de l'avoir offensé." En disant cela, se print fort à pleurer. Le gentil homme tira Bernaige par le bras et l'emmena. Le lendemain au matin, s'en partit pour aller faire la charge que le Roy luy avoit donnée. Toutesfois, disant adieu au gentil homme, ne se peut tenir de luy dire: "Monsieur, l'amour que je vous porte et l'honneur et privaulté que vous m'avez faicte en vostre maison, me contraignent à vous dire qu'il me semble, veu la grande repentance de vostre pauvre femme, que vous luy debvez user de misericorde; et aussy, vous estes jeune, et n'avez nulz enfans; et seroit grand dommaige de perdre une si belle maison que la vostre, et que ceulx qui ne vous ayment peut-estre poinct, en fussent heritiers." Le gentil homme, qui avoit deliberé de ne parler jamais à sa femme, pensa longuement aux propos que luy tint le seigneur de Bernaige; et enfin congneut qu'il disoit verité, et luy promist que, si elle perseveroit en ceste humilité, il en auroit quelquefois pitié. Ainsy s'en alla Bernaige faire sa charge. Et quant il fut retourné devant le Roi son maistre, luy fait tout au long le compte que le prince trouva tel comme il disoit; et, en autres choses, ayant parlé de la beaulté de la dame, envoya son painctre, nommé Jehan de Paris, pour luy rapporter ceste dame au vif. Ce qu'il fait après le consentement de son mary, lequel, après longue penitence, pour le desir qu'il avoit d'avoir enfans et pour la pitié qu'il eut de sa femme, qui en si grande humilité recevoit ceste penitence, il la reprint avecq soy, et en eut depuis beaucoup de beaulx enfans. »